

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La littérature québécoise se porte bien

Marie-Claude Fortin

Number 100, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37713ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fortin, M.-C. (2000). Review of [La littérature québécoise se porte bien]. *Lettres québécoises*, (100), 21–22.

ROMAN
Marie Claude Fortin

La littérature québécoise se porte bien

Quand je réfléchis aux vingt-cinq dernières années, il m'apparaît clairement que la littérature d'ici a été sans cesse en renouvellement.

EN 1975, ENCORE SOUS LE CHOC DE *L'HIVER DE FORCE* (Gallimard), je lisais *Une chaîne dans le parc* (CLF) paru l'année précédente, bouleversée par le sort de Pierrot, de Jane et du chat Balibou. Je partais en camping sur le mont Tremblant, avec Limoilou, Théo et Amadou, et je me réveillais avec le vrombissement des voitures de course, le cœur content. Je partageais la table de Jérôme Chayer et de Madame Bessière dans *La commensale* (Québec Amérique), je revisitais Gabrielle Roy et *Ces enfants de ma vie* (Boréal), et l'arrivée des *Grandes marées* (Leméac) était un véritable événement. Quand je repense aux années soixante-dix, celles de mon adolescence, c'est Réjean Ducharme que je vois, et André Langevin, Jacques Poulin, Gérard Bessette. C'était pour moi la droite continuité des années soixante, la littérature québécoise était ce train en marche dans lequel je venais de sauter.

Romans féministes

Trop occupée à dévorer Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Claire Martin, Jacques Godbout, Hubert Aquin, Rock Carrier, je suis passée complètement à côté de la vague de romans féministes qui a tant marqué la littérature québécoise des années soixante-dix. La contribution féminine, c'est au tournant des années quatre-vingt qu'elle m'a sauté aux yeux. L'onde de choc venait de la réunion d'une joyeuse bande de femmes. Elles s'appelaient Nane Yelle, Lisle, Charlotte et Solange, mais aussi Maryse, bien entendu, et Marité et Elvire. Dans un joli tintamarre, elles allaient me faire découvrir que le roman pouvait aussi être le plus festif des théâtres.

L'effet Maryse

Le début des années quatre-vingt, pour moi, c'est *Maryse* (VLB), et le joyeux « clash » entre le réalisme et l'imaginaire, les échappées dans le temps et l'espace, le Diable Vert, les anges et les sorcières en patins à roulettes. Maryse et ses amours déçues, ses beuveries, sa folie douce, ses excès, ses égarements, et son incroyable appétit de vivre. C'est Maryse, mais ce sont aussi les filles de *La vie en prose* (Les Herbes rouges) de Yolande Villemaire, ce roman touffu, plein de vie qui mélange tout allègrement, théâtre, journal intime, lettres, roman dans le roman, avec ruse et talent, et surtout bonne humeur. Quelle liberté il y avait dans ces livres-là ! Bien sûr, ces auteures n'étaient pas les premières à sortir des sentiers du roman traditionnel ; Anne Hébert avait, depuis *Kamouraska* jusqu'aux *Fous de Bassan* (Seuil), fait sauter bien des conventions avec

le génie que l'on sait. Mais Francine Noël et Yolande Villemaire imposaient le droit d'être totalement libres, désordonnées, pour elles-mêmes comme pour leurs personnages. Livres d'emprunter au théâtre, au cinéma, au quotidien, au conte, à la chanson, au rêve. Et livres de s'amuser, enfin !

Quand je songe aux années quatre-vingt, l'espace est rempli de ces personnages de femmes, de l'émouvante *Laura Laur* (Seuil) à l'impétueuse *Pomme Douly* (Boréal), les belles héroïnes de Suzanne Jacob, de la féroce narratrice des *Dimanches sont mortels* (Guérin), de Francine D'Amour, à la Shawinigan (Sha, pour les intimes) *d'Encore une partie pour Berri* (Pleine lune) de Pauline Harvey, laquelle allait, quelques années plus tard, écrire le plus éclatant hymne à la femme, avec *Un homme est une valse* (Les Herbes rouges). Au sérieux ambiant, ces auteures-là opposaient la complicité féminine et l'humour, voire la dérision. Pour contrer la déprime collective, elles ouvraient grand la soupape de l'imaginaire. Les héros de papier sortaient de leur cocon, s'accordaient le droit d'être drôles, excessifs, furieux. Et l'on en avait grand besoin.

Une affaire de gars

Après ce joyeux chœur de femmes, le passage vers les années quatre-vingt-dix allait être une affaire de gars. Suivant l'éclatant coup d'envoi de Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* (VLB), ils sont arrivés en meute. En 1988 paraissaient chez Québec Amérique *Vamp* de Christian Mistral et, quelques mois plus tard, *La rage* de Louis Hamelin chez le même éditeur. Souvenez-vous, c'était l'époque où la revue *Stop* faisait des petits, où Michel Dumas provoquait un scandale avec *Cunnilingus*, son *work in progress* (jamais terminé), où Benoît Dutrizac publiait *Une photo vaut mille morts* (VLB), une sordide histoire de pédophilie. Une année bouillonnante.

Avec Hamelin, qui allait s'avérer le plus solide de la bande, et résolument s'imposer avec *Cowboy* (XYZ), et Mistral, dont la flamme semble s'être depuis éteinte, arrivait, sinon un véritable renouveau, du moins la manifestation d'un grand désir de changement. Ces auteurs aux fortes personnalités usaient d'une langue foisonnante, manifestant un plaisir vorace, passionné, de jouer du langage. Leurs romans, à forte connotation



Francine Noël



Yolande Villemaire

autobiographique, donnaient voix à toute une communauté de jeunes venus après le déluge de la Révolution tranquille, qui n'avaient résolu-ment pas la vie facile, et qui ne devaient rien aux générations précédentes.



Mario Girard

Dix ans plus tard, des auteurs comme Maxime-Olivier Moutier, *Marie-Hélène au mois de mars* (Triptyque), Mario Girard, *Le ventre en tête* (XYZ) ou Patrick Brisebois, *Que jeunesse trépassé* (L'Effet pourpre) puiseraient dans les mêmes eaux, au-dessus desquelles plane encore l'ombre de Céline, de Réjean Ducharme et d'Hubert Aquin. Dans ce foisonnement de nouvelles voix revendicatrices, pas étonnant que certains romans soient passés inaperçus. Comme *L'hiver au cœur* (XYZ) d'André Major, ce récit intimiste, modeste, d'une si élégante simplicité, ce petit chef-d'œuvre de dépouillement qui reste encore, pour moi, le plus beau de ses romans.

Et quelques autres...

Entre 1975 et l'an 2000, les romans se sont multipliés à une vitesse folle, étourdissante, et l'espace me manque cruellement pour faire un bilan le moins juste. À elle seule, la contribution des romanciers qui ont adopté le Québec et le français, de Sergio Kokis à Ying Chen, mériterait un essai. Il aurait fallu parler de l'impact des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* (Leméac) de Michel Tremblay, et de tous les romans de Gaétan Soucy. Dire un mot de François Gravel (qui donnait le meilleur de lui-même avec *Fillion & Frères* (Québec Amérique) et de

François Barcelo, ces routards infatigables qui, à force de durer, se sont taillé des places bien à eux. Saluer les poètes qui sont passés avec grâce au roman, enrichissant encore le paysage, comme Élise Turcotte avec *Le bruit des choses vivantes* (Leméac), Jacques Boulerice avec *Débarcadère* (l'Hexagone), Christiane Frenette avec *La terre ferme* (Boréal).

L'espace me manque, et bien sûr, la peur d'avoir oublié quelques noms me hante. Je m'en excuse à l'avance, et conclurai cette rétrospective avec une pensée pour ceux qui se sont tus depuis trop longtemps. Pour Sylvain Trudel, passé au roman jeunesse — *Le souffle de l'bar-mattan* (Quinze), son premier roman, renfermait des trésors de promesses ; pour Alain Poissant qui, Dieu sait pourquoi, n'a plus rien publié depuis *Vendredi-Friday* (du Roseau), ce troublant récit qui racontait la fuite en avant de James Gastineau à bord d'une grosse TranSam (« une follerie ! ») ; pour France Vézina, qui depuis le si beau, le si émouvant *Ostber, le chat criblé d'étoiles* (Québec Amérique) n'a plus repris la plume. Et enfin, pour Pierre Nepveu qui, dans ses deux romans, *L'hiver de Mira Christophe* et *Ces mondes peu habités* (Boréal), m'a fait retrouver, au fil d'une écriture qui ne doit pourtant rien à personne, ce que j'ai tant aimé chez André Major, Jacques Poulin, Gabrielle Roy et André Langevin : un regard plein d'amour pour les gens ordinaires, une manière de dire la détresse avec les mots de la douceur, une attention pour les détails qui ont le pouvoir de révéler l'essentiel. Si la littérature québécoise se porte bien, elle n'a pas les moyens de perdre d'aussi bons joueurs.



40ans
d'édition
québécoise

LES ÉDITIONS HURTUBISE HMH

